



*Staline, Polanski et Thomas Bernhard*

J'ai nourri ma francophilie en allant voir le film sur les derniers jours de Staline *Une exécution ordinaire* de Marc Dugain qui réunit ce que le cinéma français a de meilleur : des scénarios et des acteurs. Ceux-ci, Marina Hands et André Dussolier, sont extraordinaires et semblent plus russes que nature tout en parlant français dans des décors hexagonaux. Quant au scénario, il contient quelques perles illustrant « l'art de gouverner » du tyran. Il faut, dit-il à peu près dans ces termes, que les gens sachent que la mort peut les saisir à tout moment et sans motif précis. Ce qui nous est présenté comme le secret de ses grandes purges qui ont envoyé des millions d'innocents mourir en Sibérie, montre aussi qu'il avait très (trop) bien compris que l'autorité ne dépend pas du signifiant mais du réel qu'il est censé maîtriser. Autrement dit, Staline était adulé par les uns et terrorisait les autres. Ironie du sort, cette même terreur lui sera fatale quand, victime d'une congestion cérébrale pendant la nuit, ses propres gardes du corps n'osèrent appeler ses médecins sans son consentement ! (Voir Simon Sebag Montefiore *Staline, la cour du tsar rouge*, Paris, Edition des Syrtes, 2009). *Jam*, qui semble décidément un esprit universel, a consacré à ce même Staline des pages fort percutantes dans ses *Lettres à l'opinion éclairée* (Paris, Seuil 2002, pp. 150-162). Il ne se contente pas comme tant d'autres de faire le psychiatre en l'identifiant comme paranoïaque mais va plus loin en constatant qu'il relève plus précisément de ce que Lacan appelait la canaille. Qu'est-ce qu'une canaille ? « La splendeur de la canaille, le rayonnement maléfique qui lui est si particulier, lui vient de n'avoir pas d'altérité : la canaille n'admet ni l'autre majuscule, qui n'est que fiction, ni les autres, qui ne valent rien. Ce n'est pas du narcissisme, car à Narcisse il faut et la scène et le spectateur. N'appelons pas cela non plus du cynisme, haute ascèse spirituelle et hygiénique. Ce serait plutôt de l'autisme politique... ». Cela rend fort bien compte du personnage, de sa vie et de son « œuvre », beaucoup mieux qu'une quelconque étiquette psychiatrique qui taille beaucoup trop large. En effet, ce genre de diagnostic, même exact, dit sans doute à quel Autre le petit père des peuples avait affaire mais rien de la façon très singulière dont il s'en arrangeait et qui pourtant fit son succès ! Certain toujours d'être trahi, il réglait le problème non pas en délirant mais en supprimant cet Autre si menaçant. Beaucoup, même parmi ses proches, furent ainsi rayés de la carte, parti, armée furent décapités et quand il s'aperçut que sa santé était irrémédiablement délabrée, ce fut au tour de ses médecins, accusé d'avoir fomenté le complot dit des blouses blanches.

A voir le sort réservé par la justice californienne au malheureux Polanski, il semble toujours dangereux de ne pas être comme tout le monde. Comme le dit Bernard-Henri Lévy, c'est son talent qui le désigne à la vindicte du vulgaire, en l'occurrence un juge prêt à toutes les démagogies – « Je vous amènerai Polanski mort ou vif » – pour se faire élire. Plus inquiétant : à lire Michel Onfray accusant Freud de toutes les turpitudes imaginables, l'on s'aperçoit que les juges californiens semblent faire des émules en France. Cela dit, Freud reste de marbre, et pour cause ! Il a non seulement l'habitude mais avait en outre prévu dès le début que la psychanalyse serait constamment attaquée. La nouveauté, s'il y en a une, réside peut-être dans le rôle consternant joué par la presse française, écrite ou audiovisuelle, de gauche comme de droite, très majoritairement antifreudienne. La presse serait-elle en ces temps d'hédonisme

consommériste une des formes du refoulement ? Qui parmi vous fit un jour ce calembour fameux rebaptisant *Le Nouvel Observateur* en *Nouvel Obscurantiste* ?

Une lecture revigorante, celle d'un livre posthume de Thomas Bernhard *Mes prix littéraires* (Paris, Gallimard, 2010) consacré aux honneurs, réceptions, discours qu'il accueillit avec une ironie et une lucidité à la Beckett. La bureaucratie culturelle se fiche de la littérature, les ministres, d'une ignorance fabuleuse, ne font que se glorifier eux-mêmes... Parmi tout cela, une anecdote digne de la psychopathologie de la vie quotidienne. Une heure avant la remise de son premier prix, il décide de faire pour l'occasion l'achat d'un costume neuf remplaçant le pantalon et le chandail uniques qu'il porte depuis des temps immémoriaux. Il se précipite dans une boutique huppée du centre de Vienne, nommée *Sir Anthony*, s'équipe de pied en cap pour constater peu après que son nouveau costume, qu'il l'avait pourtant essayé soigneusement, était trop étroit ! Qui n'a pas connu ce genre de mésaventure ? Moi-même, pas analysé hélas, suis coutumier du fait. Ce qui me va dans le miroir, ne me va plus sans lui et je me traîne alors pendant des mois dans un véritable corset ! Il faut souffrir pour être beau... Qu'en dire ? Thomas Bernhard nous souffle une idée : l'image idéale, quelle qu'elle soit, est toujours trop petite pour le vivant, la rencontre du symbolique et de l'imaginaire constitue toujours une castration. *Mes prix littéraires* peuvent alors s'entendre non pas comme consécration, élévation mais plutôt comme soustraction, chute. Comment peut-on être une star ?

